

ANTOINE RICHARD

LE MYSTÈRE DU PONT
DE BLEYGEAT

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042529246

Dépôt légal : avril 2026

Note d'intention de l'auteur

Ce roman est né de mes racines corréziennes et des histoires qui hantent ces vallées et rivières. Mon grand-père maternel m'a souvent raconté qu'il avait appris à nager dans le Brezou, sous le pont de Bleygeat, situé entre Vigeois et Perpezac-le-Noir. Ce lieu, avec son eau sombre et ses pierres anciennes, m'a toujours fasciné par sa capacité à contenir le passé et à absorber les secrets. Je suis très attaché à mon Limousin natal où j'aime me ressourcer.

Le mystère du pont de Bleygeat est une œuvre de fiction. Tous les personnages sont imaginaires et toute ressemblance avec des personnes existantes serait purement fortuite. Ce roman explore le côté sombre du rural, la jalousie, le pouvoir silencieux, la violence psychologique et la manière dont la mémoire d'un lieu peut façonner la destinée de ceux qui y vivent.

Acte I
La mort et le mensonge

Prologue

Le pont, avant l'aube

7 octobre, aux alentours de 6 heures.

Le pont de Bleygéat ne payait pas de mine.

Un ouvrage étroit, de béton fatigué et de pierres anciennes, jeté sans élégance au-dessus du Brezou. On le traversait sans y penser, comme on traverse tant d'endroits dont on croit qu'ils ne racontent rien. Deux parapets rugueux, mangés par la mousse, portaient les traces d'années d'intempéries : fissures fines, éclats de pierre, taches sombres laissées par l'humidité persistante. L'hiver, le givre y déposait un vernis traître ; l'été, la poussière s'y collait comme une seconde peau.

Sous le pont, le Brezou coulait sans hâte. Un ruisseau modeste en apparence, mais ancien, patient, façonné par le temps plus que par la force. Son eau, souvent sombre, glissait entre les pierres arrondies et les racines mises à nu, charriant des feuilles mortes, des branches cassées, parfois des objets que personne ne réclamait. Le courant n'était jamais vraiment violent, mais il ne s'arrêtait jamais non plus. Il avançait avec une obstination silencieuse, comme s'il connaissait la valeur du temps mieux que les hommes.

Les berges étaient étroites, inégales, bordées de ronces, de fougères et de saules aux branches basses. À certains endroits, la terre s'effritait, laissant apparaître des pans de boue sombre, luisante, où les pas glissaient facilement. L'air y était plus froid, plus humide, chargé d'une odeur de végétation en décomposition et de pierre mouillée. Même en plein jour, la lumière peinait à s'y imposer, filtrée par les feuillages et les arches du pont.

Ici, les sons semblaient étouffés. Le passage des voitures se transformait en grondement sourd, vite avalé par l'eau. Les voix ne portaient pas. Tout semblait conçu pour disparaître, pour se fondre dans le paysage sans laisser de trace. Le Brezou acceptait tout, sans protester, sans rendre de comptes.

Marcel Anglard coupa le moteur de son vieux C15 sans allumer les phares. Il resta immobile, les mains crispées sur le volant, comme s'il attendait un signe. Le clignotant cliquetait encore, inutile, trop fort dans le silence. Il l'éteignit d'un geste sec.

La brume s'étendait sur la vallée du Brezou, épaisse, compacte, collante. Une de ces nappes corréziennes qui effacent les repères et donnent l'impression que le monde s'est refermé sur vous. Marcel descendit du véhicule et inspira profondément. L'air sentait la terre humide, la feuille morte, et quelque chose d'indéfinissable – un vieux pressentiment.

Il referma la portière sans la claquer.

À cinquante-sept ans, il avait appris à ne pas faire de bruit inutile.

Il traversa le parking désert et s'engagea sur le pont de Bleygeat. Sous ses pas, le goudron luisait faiblement. En contrebas, le Brezou coulait, invisible, dissimulé par les herbes hautes et les pierres moussues. Marcel ne le voyait pas, mais il savait exactement où il était. Comme on sait où se trouve une bête tapie dans l'ombre.

Il posa les mains sur la rambarde glacée.

Ses doigts tremblaient légèrement.

Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Trop de souvenirs, trop de calculs. Et cette phrase, répétée sans cesse depuis l'appel de la veille :

« Apparemment, vous me cherchez depuis un moment, je vous donne l'occasion, rendez-vous sur le pont de Bleygeat demain à 6 h, ne soyez pas en retard ! »

La voix n'avait pas menacé. Elle s'était contentée de constater.

Marcel sortit une cigarette, puis une autre, puis une troisième. Il les alluma l'une après l'autre, sans vraiment les fumer. Un geste mécanique. Une manière de s'occuper les

main, d'empêcher sa tête de tourner. Il avait arrêté pendant des années, puis repris récemment, depuis qu'il avait mis la main sur ça. Depuis qu'il avait compris que certains objets valent plus que de l'argent.

Il se revit enfant, fouillant les greniers avec son père, apprenant à reconnaître ce qui devait rester caché. Plus tard, il avait fait de cette intuition un métier. Menuisier, récupérateur, chineur, brocanteur officieux. Toujours à la frontière du légal, jamais assez important pour inquiéter qui que ce soit. Jusqu'à ces derniers mois.

Jusqu'à ce qu'il entende certains noms revenir trop souvent.

Jusqu'à ce qu'il commence à poser des questions qu'on ne lui avait jamais permis de poser.

Il habitait seul à la sortie de Perpezac-le-Noir, dans une maison qu'il n'aimait pas vraiment, mais qu'il connaissait par cœur. Dans son atelier, derrière une étagère branlante, quelque chose l'attendait. Bien enveloppé. Bien à l'abri. Du moins, il l'espérait.

Charlie, son épagneul breton, aurait dû être avec lui. Charlie grognait toujours quand quelque chose clochait. Marcel avait préféré le laisser. Il n'avait pas voulu de témoin. Ou peut-être avait-il déjà compris.

D'ordinaire, ce lieu l'apaisait. Les parties de pêche au lever du jour, les écrevisses, les cèpes, les girolles. Les week-ends où les chineurs se retrouvaient près du dépôt-vente d'antiquités, à l'entrée du pont. Marcel connaissait ces gens. Il connaissait leurs manies, leurs mensonges, leurs silences. Certains d'entre eux l'avaient appelé ces derniers temps. D'autres l'avaient évité.

Il croyait qu'en honorant ce rendez-vous, il allait se relancer.

Obtenir une confirmation.

Forcer quelqu'un à négocier.

Il se trompait sur un point essentiel.

Un bruit de pas crissa sur le gravier du parking.

Marcel ne se retourna pas tout de suite. Il attendit. Comptant les pas. Un, deux, trois. Trop légers pour un promeneur. Trop assurés pour un acheteur hésitant.

Une silhouette se dessina dans la pénombre, avalée puis rendue par le brouillard. Impossible d'en distinguer le visage. Marcel sentit son cœur battre plus vite. Il glissa la main dans la poche intérieure de sa veste, là où se trouvait le papier plié. Il ne le sortit pas.

— Vous êtes en avance, dit la silhouette.

La voix ne correspondait pas à celle du téléphone.

Marcel ouvrit la bouche pour répondre.

Il n'en eut pas le temps.

Une main s'abattit dans son dos, précisément, sans hésitation. Une autre crocheta sa cuisse gauche. Le mouvement fut net, professionnel. Marcel comprit, dans une fraction de seconde, qu'il n'avait jamais été question de discussion. Que le rendez-vous n'était qu'un prétexte.

En basculant par-dessus la rambarde, il eut une pensée absurde :

Ils n'ont même pas vérifié si j'étais bien la bonne personne.

Puis ce fut la chute.

Le Brezou engloutit le corps sans bruit. La brume se referma sur le pont. La silhouette resta un instant immobile, puis disparut à son tour.

Sur le pont, il ne resta que les mégots d'Anglard.

Et un secret qui n'était pas tombé avec lui.